

Inventaire documentaire

J. K.

L'objet au cinéma

Number 133, September 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13544ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

K., J. (2007). Inventaire documentaire. *24 images*, (133), 50–50.



Retour en Normandie de Nicolas Philibert

Inventaire documentaire

Signe des temps, le cinéma documentaire prend l'habitude de s'inviter dans le tourbillon cannois. On se souvient de la palme d'or attribuée à Michael Moore en 2004. Le risque était moindre cette année, la dernière charge du pamphlétaire, contre le système de soins américain, étant présentée hors compétition.

À la Quinzaine des réalisateurs, l'actrice Sandrine Bonnaire proposait un portrait de sa sœur autiste, *Elle s'appelle Sabine*. Elle y confronte des images familiales – Sabine dans la grâce de sa jeunesse – et ce qu'elle est devenue – internée dans une institution psychiatrique, se déplaçant difficilement et demandant sans cesse à sa sœur si elle reviendra la voir demain. Ce témoignage sur une vie bloquée engage Sandrine Bonnaire, la sœur, mais aussi l'actrice.

Dévolue au passé du septième art, la section Cannes Classics a offert une vitrine à des portraits de Marlon Brando, Pierre Rissent (précieuse éminence grise), Lindsay Anderson et surtout Maurice Pialat. Tissé d'extraits de films, dont certains sont l'œuvre d'autres cinéastes (Ozu, Ford, Renoir), d'entretiens donnés par Pialat, de scènes de tournage, de textes lus par Gérard Depardieu, *Maurice Pialat, l'amour existe* (Anne-Marie Faux, Jean-Pierre Devillers) s'intéresse au destin du réalisateur, orchestre les rapports entre vie vécue et matière fictionnelle qui sont au cœur du cinéma de ce réalisateur. À revoir ainsi des bribes de cette œuvre que nous pensions connaître par cœur, l'importance irremplaçable que ce cinéma revêt pour nous, sa charge émotionnelle reprennent un poids tangible dont nous avons perdu la conscience.

Dans la ligne de son *Général Idi Amin Dada*, Barbet Schroeder a longuement rencontré Jacques Vergès et nombre de ses proches pour tenter de percer ce qui a conduit cet avocat à défendre des terroristes comme Carlos ou un criminel de guerre (Klaus Barbie). « Je serais prêt à défendre George Bush, avance-t-il, s'il plaiderait coupable ». Portrait d'un homme complexe, aussi brillant qu'opaque, *L'avocat de la terreur* revisite aussi nombre d'événements clés du siècle dernier avec leurs secrets d'État, leurs hommes de l'ombre et interroge certains de nos critères moraux.

Dans la même section Carmen Castillo, dans un ample essai, revient sur ce qu'elle a vécu en octobre 1974 à Santiago du Chili – elle fut blessée par balle et son compagnon opposé à la dictature de Pinochet, abattu. En entrecroisant archives, entretiens, retour sur les lieux, la réalisatrice revoit son passé et interroge et l'histoire et l'engagement.

S'il en fallait une preuve supplémentaire, ce trop rapide inventaire illustre l'étendue des gammes de la partition documentaire. Nicolas Philibert en joue magistralement avec *Retour en Normandie*. Sans sujet préétabli ou aisément verbalisable, le film repose sur l'envie de revenir sur les traces d'une réalisation de René Allio, *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère...*, à laquelle Philibert avait participé comme premier assistant. Il revient sur les lieux, retrouve les acteurs, tous non professionnels, cite le film d'Allio, consulte les archives du réalisateur et, chemin faisant, ce sont mille fils qui se tissent et nous emportent vers une méditation sur nos destins, le cheminement du temps, le cinéma... Avec cet essai, Philibert signe son film le plus personnel et le plus ambitieux. – J.K.